



" And it came to pass, when the sun did arise, that God prepared a vehement east wind; and the sun beat upon the head of Jonah, that he fainted, and wished in himself to die, and said, It is better for me to die than to live. "

— Jonah

4:8

« Au lever du soleil, Dieu fit souffler un vent chaud d'orient, et le soleil frappa la tête de Jonas, au point qu'il tomba en défaillance. Il demanda la mort, et dit: La mort m'est préférable à la vie. »

The city, a necrotic lung, expels its breath in slow convulsions—an exhalation of heat and particulate residue, thick as the logic of its own inertia. It has been hot for weeks, for years, for cycles beyond the measure of human experience. The distinction between season and event has collapsed into a continuum of waves: thermal waves, hydric waves, famine waves, waves of scarcity, waves of bodies. A pattern of collapse, punctuated by the oscillations of electric fans, each rotation an impotent gesture against the entropic thickening of air.

After dark, the infrastructure murmurs. A pattern unfolds in the auditory spectrum: the scrape of plastic against asphalt. This is not incidental noise, but the signal of an emergent system, the pulse of the city’s nocturnal metabolism.

The chairs—cheap, stackable, iterated into ubiquity—were never meant to endure. Their material, a polymer engineered for obsolescence, has instead entered into a phase shift, transmuted by sustained exposure to solar radiation, by the compression of bodies, by the recursive choreography of uses. They are no longer objects, but the filaments of an urban mesh, a decentralized infrastructure. The city once sought to regulate their movement, to quantify their dispersion. That impulse has long since eroded. The chairs now operate under a different logic: a system of sharing, of provisional claim, of contingent autonomy, where a zone is momentarily stabilized by the weight of a body, only to be reconfigured moments later.

To sit is to enter an economy of presence. There is no possession, only temporary custodianship. But attachment develops nonetheless: a chair with a warped leg, a fracture in the plastic, becomes a node of personal orientation. The body leaves its fluid, sweat pooling into the molecular interstices of polymer, while the chairs leave their imprint on the skins, a temporary bas-relief, a cartography of pressure points and plastic weaving.

A rupture in the tension: a bottle is uncapped. Its acoustic signature a minor act of defiance against the heat. People are agitating squares of cardboard in front of their faces—an accidental choreography of despair. The air is not absence but substance, sticky, dragging against the lungs. The generators persist in the distance, ceaseless, their combustion a metronome of necessity.

Expression surfaces not as isolated accounts but as a murmuration, a wavefront of voices entangled and superimposed. The chairs are the conduits of a distributed murmuration, a temporary data network transmitting recollections of a Paris that exists now only in the mist of a mirage. A melody surfaces—a voice, sanded down by heat and particulate matter, droning out a refrain from a half-remembered past.

Listening unfolds as relation, as immersion in the reverberant density of history, in voices metabolized into atmosphere. The circle shifts—a minor reconfiguration, a realignment of forces. A chair is vacated. A body moves into its place. An empty chair is not void but potential, a momentary vacancy in the algorithm of the night.

A disturbance. The plastic registers an impact. A hand moves, a voice rises, the equilibrium is momentarily unsettled before the system self-corrects.

4 AM. Not measured on watches, but by the changing gradation of darkness, the modulation of parental summons, the brightening of bodies. Dawn announces itself as a recursion—the solar body, indifferent, reiterating its sequence.

La ville, un poumon nécrosé, expire par lentes convulsions—une exhalation de chaleur et de résidus particuliers, épaisse comme la logique de sa propre inertie. Il fait chaud depuis des semaines, des années, des cycles dépassant la mesure de l’entendement humain. La distinction entre saison et événement s’est effondrée en un continuum de vagues : vagues thermiques, vagues hydriques, vagues de famine, vagues de pénuries, vagues de corps. Une topologie de l’effondrement, ponctuée par les oscillations des ventilateurs électriques, chaque rotation comme un geste impuissant contre l’épaississement entropique de l’air. Après la tombée de la nuit, l’infrastructure murmure. Un motif se déploie dans le spectre auditif : le frottement du plastique contre le goudron. Ce n’est pas un bruit accidentel, mais le signal d’un système émergent, le pouls du métabolisme nocturne de la ville.

Les chaises—bon marché, empilables, multipliées jusqu’à l’ubiquité—n’ont jamais été pensées pour durer. Leur matière, un polymère conçu pour l’obsolescence, est pourtant entré dans un changement de phase, transmuté par l’exposition prolongée au rayonnement solaire, par la compression des corps, par la chorégraphie récursive des usages. Elles ne sont plus des objets, mais les filaments d’un tissu urbain, une infrastructure décentralisée. La ville avait autrefois cherché à réguler leur mouvement, à quantifier leur dispersion. Cet élan s’est depuis longtemps érodé.

Les chaises obéissent désormais à une autre logique : un système de partage, de revendication provisoire, d’autonomie contingente, où une zone se stabilise un instant sous le poids d’un corps, avant d’être reconfiguré quelques instants plus tard. S’asseoir, c’est entrer dans une économie de la présence. Il n’y a pas de possession, seulement une garde temporaire. Pourtant, un attachement se développe malgré tout : une chaise au pied voilé, une fracture dans le plastique, deviennent des repères personnels. Le corps y laisse son fluide, la sueur s’infiltrant dans les interstices moléculaires du polymère, tandis que les chaises laissent leur empreinte sur les peaux, un bas-relief temporaire, une cartographie des points de pression et du tissage plastique. Une rupture dans la tension : une bouteille se décapsule. Sa signature acoustique est un acte mineur de défi contre la chaleur. Les gens agitent des cartons devant leurs visages—une chorégraphie accidentelle du désespoir. L’air n’est pas absence mais substance, poisseux, raclant les poumons. Au loin, les générateurs persistent, incessants, leur combustion en métronome de nécessité. L’expression n’émerge pas comme des récits isolés mais comme un murmure, un front d’ondes de voix enchevêtrées et superposées. Les chaises sont les conduits d’une rumeur dispersée, un réseau de données temporaire transmettant les souvenirs d’un Paris qui n’existe plus que

dans la vapeur d’un mirage. Une mélodie affleure—une voix, usée par la chaleur et la poussière, fredonnant le refrain d’un passé à moitié oublié. L’écoute se déploie comme relation, comme immersion dans la densité réverbérante de l’histoire, dans des voix métabolisées en atmosphère. Le cercle se déplace—une reconfiguration mineure, un réalignement des forces. Une chaise se libère. Un corps s’installe à sa place. Une chaise inoccupée n’est pas un vide, mais un potentiel, une vacance éphémère dans l’algorithme de la nuit. Une perturbation. Le plastique capte un impact. Une main se lève, une voix s’élève, l’équilibre est momentanément troublé avant que le système ne se réajuste de lui-même. 4 heures du matin. Non pas mesurée sur le cadran des montres, mais au dégradé changeant de l’obscurité, à la modulation des appels parentaux, à l’éclaircissement des corps. L’aube s’annonce comme une recursion—le corps solaire, indifférent, réitérant sa séquence.